

1975 October 4: CONFERENCE À GENEVE SUR LA SYMPTOM

This presentation of October 4, 1975 was given by Jacques Lacan at the Centre Raymond de Saussure in Geneva.

1975	June	16	Joyce le Symptôme I
1975	June	20	Joyce le Symptôme II
1975	October	4	CONFERENCE À GENEVE SUR LA SYMPTOM
1975	November	18	1 st session of Seminar 23, Le Sinthome

The French text is from the website 'pas-tout Lacan' (It is not published in *Autres écrits*).

The English translation is by Russell Grigg, published in *Analysis*, No. 1 1989, pages 7-26.

<i>La conférence annoncée sous le titre « Le symptôme » fut prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 Octobre 75, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Elle fut introduite par M. Olivier Flournoy. Elle parut dans Le Bloc-notes de la psychanalyse, 1985, n° 5, pp. 5-23.</i>	<i>The conference announced under the title "The Symptom" was delivered at the Center R. de Saussure in Geneva on October 4, 1975 as part of a weekend's work organized by the Swiss Psychoanalytical Society. It was introduced by Mr. Olivier Flournoy. It was published in Le Bloc-notes de la psychanalyse, 1985, No. 5, pp. 5-23. [this paragraph is not part of the Russell Grigg translation]</i>
(5)J. LACAN – Je ne commencerai pas sans remercier Olivier Flournoy de m'avoir invité ici, ce qui me donne le privilège de vous parler.	I shan't start without thanking Olivier Flournoy for having invited me here, which gives me the privilege of addressing you.
Il m'a semblé que, depuis le temps que je pratique, je vous devais au moins un mot d'explication – un mot d'explication sur le fait que j'ai d'abord pratiqué, et puis qu'un jour, je me suis mis à enseigner.	It seemed to me that, from when I began my practice, I have owed you at least a word of explanation—a word of explanation about the fact that I practiced first and then one day started to teach.
Je n'avais d'enseigner vraiment aucun besoin. Je l'ai fait à un moment où s'est fondé ce que l'on appelle depuis l'Institut psychanalytique de Paris, – fondé sous le signe de l'accaparement par quelqu'un qui n'avait, mon Dieu, pas tellement de titre à jouer ce rôle. Je l'ai fait uniquement parce qu'à ce moment, qui était une crise – c'était, en somme, l'instauration d'une espèce de dictature –, une partie de ces gens, de ces psychanalystes, qui sortaient de la guerre – ils avaient tout de même mis huit ans à en sortir, puisque cette fondation est de 1953 – une partie m'a demandé de prendre la parole.	I really had no need to teach. I started at the time that what has since been called the Psychoanalytic Institute of Paris was founded—founded in the name of a take-over by someone who had, indeed, no great claim to this role. I did it solely because at the time, which was a time of crisis—it was, in short, the setting up of a kind of dictatorship--, a group of these people, psychoanalysts, who were emerging from the war—it had taken them eight years to emerge from it nevertheless, since this foundation was in 1953—a group asked me to start speaking.
Il y avait alors à Sainte-Anne un professeur de psychiatrie, depuis académicien, qui m'y a invité. Il avait soi-disant été psychanalysé lui-même, mais à la vérité sa <i>Jeunesse d'André Gide</i> n'en donne pas le témoignage, et il n'était pas si enthousiaste à	At the time there was a professor of psychiatry at [the hospital] Sainte-Anne, since then a member of the <i>Académie Française</i> , who invited me there. He had been psychoanalyzed, supposedly, but really, his <i>Jeunesse d'André Gide</i> doesn't bear this out,

<p>⁽⁶⁾jouer un rôle dans la psychanalyse. Aussi n'a-t-il été que trop content, au bout de dix ans, non pas de me donner congé, car c'est plutôt moi qui lui ai donné congé, mais de me voir partir.</p>	<p>and he wasn't very enthusiastic about playing a role in psychoanalysis. Thus he was only too happy, after ten years, not so much to give me notice, since it was rather I who gave him notice, as to see me leave. [p.7]</p>
<p>À ce moment, une nouvelle crise se déclarait, qui tenait, mon Dieu, à une sorte d'aspiration, avec une espèce de bruit de trou, qui se faisait au niveau de l'Internationale. C'est là quelque chose que Joyce, qui est à l'ordre du jour de mes préoccupations pour l'instant, symbolise du mot anglais <i>suck</i> – c'est le bruit que fait la chasse d'eau au moment où elle est déclenchée, et où ça s'engloutit par le trou.</p>	<p>Then a new crisis broke out, due, my God, to a sort of aspiring, with a kind of empty fuss, to the level of the <i>International [Psychoanalytic Association]</i>. There's something here that Joyce, who is on the list of my current occupations, symbolizes with the English word <i>suck</i>—it is the noise the lavatory makes when you pull the chain, when it sinks down the hole.</p>
<p>C'est une assez bonne métaphore pour la fonction de cette Internationale telle que l'a voulue Freud. Il faut se souvenir que c'est dans la pensée que tout de suite après sa disparition, rien ne pouvait garantir que sa pensée serait sauvegardée, qu'il l'a confiée à personne d'autre qu'à sa propre fille. On ne peut pas dire, n'est-ce pas, que la dite fille soit dans la ligne de Freud lui-même. Les mécanismes dits de défense qu'elle a produits ne me semblent pas du tout être le témoignage qu'elle était dans le droit fil des choses, bien loin de là.</p>	<p>This is not a bad metaphor for the function of this <i>International</i> such as Freud wanted it. It must be remembered that he was led, by his belief that there was no guarantee that immediately after his death his thought would be safeguarded, to confide his thought in no other person than his own daughter. It can't be said, can it, that his daughter is directly aligned with Freud himself? The so-called <i>Mechanisms of Defense</i> she produced doesn't seem to me any proof that she continues in the same line as Freud. Far from it.</p>
<p>Je me suis donc trouvé commencer en 1953 un séminaire, que certains d'entre vous, me dit Olivier Flournoy, ont suivi. Ce séminaire n'est autre que le recueil que j'ai laissé aux mains de quelqu'un qui s'appelle Jacques-Alain Miller, et qui m'est assez proche. Je l'ai laissé entre ses mains parce que ce séminaire était un peu loin de moi, et que si je l'avais relu, je l'aurais réécrit, ou tout au moins, je l'aurais écrit tout court.</p>	<p>I thus found myself in 1953 beginning a seminar, which a certain number of you, Olivier Flournoy tells me, have followed. This seminar is nothing but the collection I left in the hands of Jacques-Alain Miller, who is fairly close to me. I left it in his hands because this seminar was a bit distant from me, and if I had to reread it, I would have rewritten it, or at the very least, I would have simply written it.</p>
<p>Écrire n'est pas du tout la même chose, pas du tout pareil, que de dire, comme je l'illustrerai plus loin. Il se trouve que, durant le temps que j'étais à Sainte-Anne, j'ai voulu que quelque chose reste de ce que je disais. Il paraissait à ce moment-là une revue où, à proprement parler, j'écrivais. J'ai fait le recueil d'un certain nombre des articles parus dans cette revue. Comme j'avais aussi écrit pas mal de choses avant, la moitié de ce recueil est fait de ces écrits antérieurs – qui sont à proprement parler des écrits, d'où mon titre, <i>Écrits</i> tout simplement. Ce titre a un peu scandalisé une personne de mes relations qui était une charmante jeune femme, japonaise. Il est probable que la résonance du mot</p>	<p>Writing is not at all the same as speaking, they're not similar at all. I will illustrate this a bit later. It so happens that during the time I was at Sainte Anne I wanted something of what I was saying to remain. At that time a review appeared in which I used to write, in the strict sense of the term.¹ I published a collection of the articles that had appeared in this review. As I had also written quite a few things before then, half of this collection is made up of these previous writings—which are writings (<i>écrits</i>) properly so-called, hence my title, simply <i>Écrits</i>. Someone I know, a charming young woman, who is Japanese, was a bit shocked by this title. The resonance of the word <i>écrits</i> probably isn't the</p>

<p><i>Écrits</i> n'est pas la même en japonais et en français. Simplement, par <i>Écrits</i>, je voulais signaler que c'était en quelque sorte le résidu de mon enseignement.</p>	<p>same in Japanese and French. By <i>écrits</i> I simply wanted to point out that it was in some sense the residue of my teaching. <small>¹Seven issues of the review <i>La psychanalyse</i> appeared between 1956 and 1962.</small></p>
<p>Je faisais donc dans cette revue, <i>La Psychanalyse</i>, à peu près une fois par an, un écrit qui était destiné à conserver quelque chose du remous qu'avait engendré ma parole, à en garder un appareil à quoi on pourrait se reporter. Je le faisais dans l'esprit qu'après tout, cela aurait pu me servir de référence auprès de l'Internationale. Bien entendu, celle-ci se moque assez de tous les écrits – et après tout, elle a raison, puisque la psychanalyse, c'est tout autre chose que des écrits. Néanmoins, il ne serait ⁽⁷⁾peut-être pas mal que l'analyste donne un certain témoignage qu'il sait ce qu'il fait. S'il fait quelque chose, dire, il ne serait peut-être pas excessif d'attendre que, de ce qu'il fait, d'une certaine façon il témoigne.</p>	<p>Roughly once a year, I used to publish a writing in this review, <i>La Psychanalyse</i>, one that was intended to preserve something of the turmoil [<i>remous</i>] that my word had created, in order to retain an apparatus that one could refer to. I did this with the idea in mind that, after all, it could have served as a reference point for me with respect to the International. To be sure they laugh at all these writings—and after all, they are right, since psycho-[p.8] analysis is something quite different from writing. However, it would perhaps not be a bad thing that the analyst give some sort of proof that he knows what he is doing. If he does something, if he speaks, it would perhaps not be unreasonable to expect him, in a certain sense, to testify to what he does.</p>
<p>Il n'est pas plus excessif d'espérer qu'à ce qu'il fait, il pense. Il pense de temps en temps. Il pense quelquefois. Ce n'est pas absolument obligatoire. Je ne donne pas une connotation de valeur au terme de penser. Je dirais même plus – s'il y a quelque chose que j'ai avancé, cela est bien de nature à rassurer le psychanalyste dans ce que l'on pourrait dire son automatisme. Je pense que la pensée est en fin de compte un engluement. Et les psychanalystes le savent mieux que personne. C'est un engluement dans quelque chose que j'ai spécifié de ce que j'appelle l'imaginaire, et toute une tradition philosophique s'en est très bien aperçue. Si l'homme – cela paraît une banalité que de le dire – n'avait pas ce que l'on appelle un corps, je ne vais pas dire qu'il ne penserait pas, car cela va de soi, mais il ne serait pas profondément capté par l'image de ce corps.</p>	<p>Nor is it unreasonable to hope that he thinks about what he is doing. He thinks from time to time. He thinks sometimes. This is in no way obligatory. I don't give any connotation of value to the term 'thinking'. I would go even further than this—if there is anything I have claimed, it is very much of a kind to reassure that ultimately one gets bogged down in thought. And psychoanalysts know this better than anyone. One gets bogged down in what I have described as imaginary, and an entire philosophical tradition has observed this perfectly well. If man—it seems banal to say this—did not have what is called a body, I'm not going to say that he would not think, since that's obvious, but he would not be profoundly captivated by the image of this body.</p>
<p>L'homme est capté par l'image de son corps. Ce point explique beaucoup de choses, et d'abord le privilège qu'a pour lui cette image. Son monde, si tant est que ce mot ait un sens, son <i>Umwelt</i>, ce qu'il y a autour de lui, il le <i>corpo-réifie</i>, il le fait chose à l'image de son corps. Il n'a pas la moindre idée, bien sûr, de ce qui se passe dans ce corps. Comment est-ce qu'un corps survit ? Je ne sais pas si cela vous frappe un tant soit peu – si vous vous</p>	<p>Man is captivated by the image of his body. This point explains many things, the first of which is the privileged position that the body holds for him. His world, assuming that this word has a meaning, his <i>Umwelt</i>, what there is around him, he <i>corpo-reifies</i> it, he makes it a thing in the image of his body. He does not have the slightest idea, of course, of what happens inside this body. How does a body survive? I don't know whether you are struck by</p>

<p>faites une égratignure, eh bien, ça s'arrange. C'est tout aussi surprenant, ni plus ni moins, que le fait que le lézard qui perd sa queue la reconstitue. C'est exactement du même ordre.</p>	<p>this in any way—when you get scratched, it heals. This is just as surprising as, no more or less than, the fact that the lizard that loses its tail grows a new one. It is exactly the same order.</p>
<p>C'est par la voie du regard, à quoi tout à l'heure Olivier Flournoy a fait référence, que ce corps prend son poids. La plupart – mais pas tout – de ce que l'homme pense s'enracine là. Il est vraiment très difficile à un analyste, vu ce à quoi il a affaire, de ne pas être aspiré – de la même façon où je l'entendais tout à l'heure – par le glou-glou de cette fuite, de cette chose qui le capte, en fin de compte, narcissiquement, dans le discours de celui qu'Olivier Flournoy a appelé tout à l'heure – je le regrette – l'analysé. Je le regrette parce qu'il y a un moment enfin que le terme <i>l'analysant</i>, que j'ai un jour proféré dans mon séminaire, a pris droit de cité. Non pas seulement dans mon École – je n'y attacherais qu'une importance relative, relative à moi –, mais cela a fait une sorte de trait de foudre dans la semaine même où je l'avais articulé, cet <i>analysant</i>. L'Institut psychanalytique de Paris, qui est très à la page de tout ce que je raconte – je dirais même plus, ce que je dis est le principal de ce qu'on y enseigne – cet institut s'est gargarisé de cet <i>analysant</i> qui lui venait là comme une bague au doigt, ne serait-ce que pour décharger l'analyste d'être le responsable, dans l'occasion, de l'analyse.</p>	<p>It is by means of the look, to which Olivier Flournoy was referring before, that this body carries weight. The majority—but not all—of what man thinks stems from there. It is really very difficult for an analyst, given what he is dealing with, not to be sucked in—in the way I was referring to before—by the glug-glug of the escaping water, of this thing that captivates him, ultimately narcissistically, in the discourse of what Olivier Flournoy was calling—unfortunately—the analysed [<i>analysé</i>]. Why this is unfortunate is that it is now some time that the term 'analysand' [<i>analysant</i>], which I proposed in my seminar one day, caught on. Not only in my School—I proposed in my seminar one day, caught on. Not only in my School—I would only attach relative importance to that, relative to me—but it came as a sort of thunderclap the very week I formulated it, this 'analysand'. <i>The Psychoanalytic Institute of Paris</i>, which is very up to date with everything I recount—I would go even further, what I say is the main thing that is taught [p. 9] there—this Institute relished this 'analysand' that fitted them like a glove, even if it was only used to relive the analyst of his responsibility for the analysis when the occasion arises.</p>
<p>⁽⁸⁾Je dois dire que, quand j'avais avancé cette chose, je n'avais fait que parodier – si je puis m'exprimer ainsi, puisque tout une tradition est de l'ordre de la parodie – le terme <i>analysand</i>, qui est courant dans la langue anglaise. Bien sûr, ce n'est pas strictement équivalent au français. <i>Analysand</i> évoque plutôt le devant-être-analysé, et ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Ce que je voulais dire, c'était que dans l'analyse, c'est la personne qui vient vraiment former une demande d'analyse, qui travaille. À condition que vous ne l'ayez pas mise tout de suite sur le divan, auquel cas c'est foutu. Il est indispensable que cette demande ait vraiment pris forme avant que vous la fassiez étendre. Quand vous lui dites de commencer – et ça ne doit être ni la première, ni la seconde fois, au moins si vous voulez vous comporter dignement –, la personne, donc, qui a fait cette demande</p>	<p>I must say that when I put this thing forward I was only parodying—if I can put it like that, since an entire tradition is of the order of parody—the term 'analysand', current in English. Of course, it isn't strictly equivalent to the French term. [The English] 'analysand' evokes more the to-be-analysed, and that is not what I meant at all. What I meant was that in analysis the person who truly comes to formulate a request for an analysis [<i>demande d'analyse</i>] is the one who does the work—on condition that you haven't put him on the couch straightaway, in which case you've ruined it. It is essential that this request has really taken shape before you get him to lie down. When you tell him to start—and this must be neither the first nor the second time, at least if you want to conduct yourself with dignity—the person, then, who makes this request for an analysis, when he</p>

<p>d'analyse, quand elle commence le travail, c'est elle qui travaille. Vous n'avez pas du tout à la considérer comme quelqu'un que vous devez pétrir. C'est tout le contraire. Qu'est-ce que vous y faites là ? Cette question est tout ce pour quoi je m'interroge depuis que j'ai commencé.</p>	<p>starts to work, is the one who does the work. You are not to consider him at all as someone that you have to mould. It is the exact opposite of this. What is it that you are doing? This question is the reason for everything I have enquired about ever since I began.</p>
<p>J'ai commencé, mon Dieu, je dirais – tout bêtement. Je veux dire que je ne savais pas ce que je faisais, comme la suite l'a prouvé – prouvé à mes yeux. N'y aurais-je pas regardé à plus d'une fois si j'avais su ce dans quoi je m'engageais ? Cela me paraît certain. C'est bien pour cette raison qu'au terme ultime, c'est-à-dire au dernier point où je suis arrivé à la rentrée de 1967, en octobre, j'ai institué cette chose qui consiste à faire que, quand quelqu'un se pose comme analyste, il n'y a que lui-même qui puisse le faire. Cela me semble de première évidence.</p>	<p>I began, my God, I would say, in all innocence. I mean that I didn't know what I was doing, as what followed proved—proved to my mind. Would I have had second thoughts if I had known what it was I was undertaking? I feel certain I would have. This is why at the final point, that is, at the latest stage I had got to at the beginning of the academic year in 1967, in October, I instituted that thing that consists in asserting that when someone sets himself up as analyst, no one else can do it for him. This seems to me to be a self-evident truth.</p>
<p>Quand quelqu'un se pose comme analyste, il est libre dans cette espèce d'inauguration, que j'ai faite alors et que j'ai appelé <i>Proposition</i>. Il est libre, il peut aussi bien ne pas le faire, et garder les choses pour lui, mais il est libre aussi de s'offrir à cette épreuve de venir les confier – les confier à des gens que j'ai choisis exprès pour être exactement au même point que lui.</p>	<p>When someone sets himself up as analyst, he is free in that kind of inauguration, which I introduced and which I called the <i>Proposal</i>. He is free, he can also refrain from doing it, and keep things to himself, but he is also free to volunteer for this trial of coming and confiding things—confiding them to people that I chose on purpose because they are at the same point as he is.</p>
<p>Il est évident en effet que si c'est à un aîné, à un titularisé, voire à un didacticien comme on s'exprime, qu'il va s'adresser, on peut être sûr que son témoignage sera complètement à côté de la plaque. Parce que d'abord, il sait très bien que le pauvre crétin auquel il s'adresse a déjà tellement de bouteille qu'il ne sait absolument pas, tout comme moi, pourquoi il s'est engagé dans cette profession d'analyste. Moi, je m'en souviens un peu, et je m'en repens. Mais pour la plupart, ils l'ont totalement oublié. Ils ne voient que leur position d'autorité, et dans ces conditions, on essaye de se mettre au pas de celui qui a l'autorité, c'est-à-dire qu'on ment, tout simplement. Alors j'ai essayé que cela soit toujours à des personnes débutantes comme eux dans la fonction d'analyste, qu'ils s'adressent.</p>	<p>It is obvious that if he addresses himself to an older person, to one who is registered [<i>titularisé</i>], or even to someone called a training analyst, you can be sure that his testimony will miss the point entirely. Because first, he knows perfectly well that the poor idiot he is addressing has matured such that he, just like me, has absolutely no idea why he entered this profession of being an analyst. I myself can remember why a little, and I regret it. But on the whole, they have completely forgotten. All they see is their position of [p.10] authority, and in these conditions one tries to place oneself on the same footing as the authority—that is to say, one lies, quite simply. So I tried to ensure that they always address themselves to beginners like themselves.</p>
<p>Malgré tout, j'ai gardé – faut toujours se garder d'innover, ⁽⁹⁾c'est pas mon genre, j'ai jamais innové en rien – une sorte de jury qui est fait du consentement de tout le monde. Il n'y a rien qui ne soit aussi frappant que ceci – si vous faites élire</p>	<p>Despite everything, I retained—one always has to beware of innovating, it's not like me, I've never innovated in anything—a sort of panel established out of the consent of all. There is nothing more striking than this—if you elect any panel</p>

<p>un jury quelconque, si vous faites voter, voter à bulletin secret, ce qui sort, c'est le nom de gens déjà parfaitement bien repérés. La foule veut des leaders. C'est déjà fort heureux quand elle n'en veut pas un seul. Alors la foule qui veut des leaders élit des leaders qui sont déjà là par le fonctionnement de choses. C'est devant ce jury que viennent témoigner ceux qui ont reçu le témoignage de ceux qui se veulent analystes.</p>	<p>whatsoever, if you get people to vote, by secret ballot, the result is the names of people who are already perfectly well identified. The group wants leaders. It is already a piece of good fortune if the group wants more than one. So the group that wants leaders elects those who are already there through the way things function. The people who have received the testimony of those who want to be analysts testify to this panel.</p>
<p>Dans l'esprit de ma <i>Proposition</i>, cette opération est faite pour éclairer ce qui se passe à ce moment. C'est exactement ce que Freud nous dit – quand nous avons un cas, ce que l'on appelle un cas, en analyse, il nous recommande de ne pas le mettre d'avance dans un casier. Il voudrait que nous écoutions, si je puis dire, en toute indépendance des connaissances acquises par nous, que nous sentions à quoi nous avons affaire, à savoir la particularité du cas. C'est très difficile, parce que le propre de l'expérience est évidemment de préparer un casier. Il nous est très difficile, à nous analystes, hommes, où femmes, d'expérience, de ne pas juger de ce cas en train de fonctionner et d'élaborer son analyse, de ne pas nous souvenir à son propos des autres cas. Quelle que soit notre prétendue liberté – car cette liberté, il est impossible d'y croire –, il est clair que nous ne pouvons nous nettoyer de ce qui est notre expérience. Freud insiste beaucoup là-dessus, et si c'était compris, cela donnerait peut-être la voie vers un tout autre mode d'intervention – mais cela ne peut pas l'être.</p>	<p>In the spirit of my <i>Proposal</i>, this exercise is carried out so as to cast light upon what happens at this point [of deciding to become an analyst]. It's exactly as Freud said—when we have a case [<i>cas</i>], what is called a case, in analysis, he recommends that one not place it in a pigeon-hole [<i>casier</i>] in advance, he would like us to listen, if I may say so, entirely independently of any knowledge [<i>connaissance</i>] we have acquired, to be aware of what we are dealing with, namely the particularity of the case. This is very difficult because obviously the nature of the experience is to prepare a pigeon-hole. It is very difficult for us analysts, men or women, of experience, not to make judgements about a case in the process of functioning and to develop the analysis, of not calling other cases to mind concerning it. Whatever our supposed freedom—since it is impossible to believe in this freedom—it is clear that we are unable to obliterate our experience. Freud insists upon this a great deal, and if it were better understood we would have the path to a completely different type of intervention—but this cannot be.</p>
<p>C'est donc dans cet esprit que j'ai voulu que quelqu'un qui est au même niveau que celui qui franchit ce pas, porte témoignage. C'est, en somme, pour nous éclairer. Il arrive que de temps en temps, quelqu'un porte un témoignage qui a le caractère – ça, ça se reconnaît quand même – de l'authenticité. Alors, j'ai prévu que cette personne, on se l'agrègerait au niveau où il y a des gens qui sont censés penser à ce qu'ils font, de façon à faire un triage. Qu'est-ce que c'est devenu tout aussitôt ? Bien sûr, c'est devenu un autre mode de sélection. À savoir qu'une personne qui a témoigné en tout honnêteté de ce qu'elle a fait dans son analyse dite après coup didactique, se sent retoquée si, à la suite de ce témoignage, elle</p>	<p>It was, then in this spirit that I wanted a person who was at the same level as the one crossing this threshold to be a witness. In short, it was designed to enlighten us. It happens from time to time that a person's testimony has the character—and it <i>is</i> possible to recognize it—of authenticity. So I made it possible for this person to be accepted at a level at which there are supposed to be people who think about what they are doing, in such a way as to sort them out. What immediately became of this? Of course, it became another mode of selection. That is, people who testified in all honesty to what they had done in their analysis, retroactively called a training analysis, felt a bit miffed if, following their testimony, they didn't</p>

<p>ne fait partie de ce par quoi j'ai essayé d'élargir le groupe de ceux qui sont capables de réfléchir un peu sur ce qu'ils font. Ils se sentent dépréciés, quoique je fasse tout pour que ce ne soit pas le cas. J'essaie de leur expliquer ce que leur témoignage nous a apporté, d'une certaine manière d'entrer dans l'analyse après s'être fait soi-même former par ce qui est exigible. Ce qui est exigible, c'est évidemment d'être passé par cette expérience. Comment la transmettre si on ne s'y est pas soumis soi-même ? Enfin, bref.</p>	<p>belong to that by means of what I tried to enlarge the group of those able to reflect a bit on what they are doing. They feel devalued, whatever I do to prevent this [p.11] occurring. I try to explain to them that their testimony has contributed something about a certain way of becoming an analyst by having been trained in whatever it is that is required of them. What can be demanded of them is obviously to have passed through that experience. How can it be transmitted if you haven't been subjected to it yourself? Well, anyway . . .</p>
<p>⁽¹⁰⁾Je voudrais évoquer ici la formule de Freud du <i>Soll Ich Werden</i>, à laquelle j'ai plus d'une fois fait un sort¹. <i>Werden</i>, qu'est-ce que cela veut dire ? Il est très difficile de le traduire. Il va vers quelque chose. Ce quelque chose, est-ce le <i>den</i> ? Le <i>Werden</i>, est-ce un verdoisement ? Qu'y a-t-il dans le <i>devenir</i> allemand ? Chaque langue a son génie, et traduire <i>Werden</i> par <i>devenir</i> n'a vraiment de portée que dans ce qu'il y a déjà de <i>den</i> dans le devenir. C'est quelque chose de l'ordre du dénuement, si l'on peut dire. Le dénuement n'est pas la même chose que le dénouement. Mais laissons cela en suspens.</p> <p>¹. La transcription d'un moment de la conférence fait ici défaut.</p>	<p>I would like to mention Freud's remark, <i>Soll Ich Werden</i>, which I have stressed more than once.² <i>Werden</i>, what does that mean? It is very difficult to translate. It goes toward something. Is this something the <i>den</i>? Is <i>Werden</i> a becoming green, a verdification? What is there in the German becoming? Each language has its own genius and translating <i>Werden</i> by <i>devenir</i> really carries weight only in so far as <i>den</i> is already in <i>devenir</i>. It is something of the order of destitution, if it can be put like that. Destitution [<i>dénuement</i>] is not the same thing as outcome [<i>dénolement</i>]. But let's leave that up in the air.</p> <p>² The transcript of part of the lecture is missing at this point</p>
<p>Ce dont il s'agit, c'est de prendre la mesure de ce fait que Freud – chose très surprenante de la part d'un homme si vraiment praticien – n'a mis en valeur que dans le premier temps de son œuvre, dans cette première étape qui va jusque vers 1914, avant la première guerre – dans sa <i>Traumdeutung</i>, dans sa <i>Psychopathologie de la vie dite quotidienne</i>, et dans son <i>Mot d'esprit</i> tout particulièrement. Il a mis en valeur ceci, et le surprenant est qu'il ne l'ait pas touché du doigt, c'est que son hypothèse de l'<i>Unbewusstsein</i>, de l'inconscient, eh bien, si l'on peut dire, il l'a mal nommée.</p>	<p>What is at issue is to evaluate what Freud—a very surprising thing on the part of a man so thoroughly a practitioner—only emphasized in the first part of his work, in this first stage that ends around 1914, before the First World War—in his <i>Traumdeutung</i>, in his <i>Psychopathology of Everyday Life</i>, and in his <i>Jokes</i> in particular. He emphasized this, and it is surprising that he didn't put his finger on it, it is that his hypothesis of the <i>Unbewusstsein</i>, of the unconscious, if one can say so, is poorly named.</p>
<p>L'inconscient, ce n'est pas simplement d'être non su. Freud lui-même le formule déjà en disant <i>Bewusst</i>. Je profite ici de la langue allemande, où il peut s'établir un rapport entre <i>Bewusst</i> et <i>Wissen</i>. Dans la langue allemande, le conscient de la conscience se formule comme ce qu'il est vraiment, à savoir la jouissance d'un savoir. Ce que</p>	<p>The unconscious is not only being un-known. Freud himself had already formulated it in saying <i>Bewusst</i>. I am exploiting the German language here, in which a relationship can be established between <i>Bewusst</i> and <i>Wissen</i>. In the German language the conscious of consciousness is formulated as what it really is, namely the</p>

<p>Freud a apporté, c'est ceci, qu'il n'y a pas besoin de savoir qu'on sait pour jouir d'un savoir.</p>	<p>enjoyment [<i>jouissance</i>] of knowledge [<i>savoir</i>]. Freud's contribution is this, that there is no need to know what one knows to enjoy knowledge.</p>
<p>Touchons enfin cette expérience que nous faisons tous les jours. Si ce dont nous parlons est vrai, si c'est bien à une étape précoce que se cristallise pour l'enfant ce qu'il faut bien appeler par son nom, à savoir les symptômes, si l'époque de l'enfance est bien pour cela décisive, comment ne pas lier ce fait à la façon dont nous analysons les rêves et les actes manqués ? – Je ne parle pas des mots d'esprit, complètement hors de la portée des analystes, qui n'ont naturellement pas le moindre esprit. C'est du Freud, mais ça prouve quand même que là Freud, tout de même, a dû s'apercevoir que l'énoncé d'un acte manqué ne prend sa valeur que des explications d'un sujet. Comment interpréter un acte manqué ? On serait dans le noir total, si le sujet ne disait pas à ce propos un ou deux petits trucs, qui permettent de lui dire – <i>mais enfin, quand vous avez sorti votre clef de votre poche pour entrer chez moi, analyste, ça a quand même un sens</i> – et selon son état d'avancement, on lui expliquera le sens à divers titres – soit par le fait qu'il croit être chez lui, ou qu'il désire être chez lui, ou même plus loin que le fait d'entrer la clé dans la serrure prouve quelque chose qui tient au symbolisme de la serrure et de la clé. Le symbolisme de la <i>Traumdeutung</i> est ⁽¹¹⁾exactement le même tabac. Qu'est-ce que c'est que ces rêves, si ce n'est des rêves racontés ? C'est dans le procès de leur récit que se lit ce que Freud appelle leur sens. Comment même soutenir une hypothèse telle que celle de l'inconscient ? – si l'on ne voit pas que c'est la façon qu'a eue le sujet, si tant est qu'il y a un sujet autre que divisé, d'être imprégné, si l'on peut dire, par le langage.</p>	<p>Let's turn to our everyday experience. If what we say is true, if it is indeed at an early stage that what we must call by their name, that is, symptoms, crystallize, if the period of infancy is indeed decisive for that, how can this fail to be linked to the manner in which we analyze dreams and bungled actions? I won't mention jokes, completely outside the range of analysts who naturally do not have the slightest humour. That's Freud, but it proves all the same that here Freud, nevertheless, must have observed that the statement in a bungled action gets value only from the explanations given by the subject. How does one interpret a bungled action? We would be completely in the [p.12] dark if the subject didn't say one or two things about it, which make it possible to say, '<i>But then, when you took your own key out of your pocket to enter my, the analyst's place, it has meaning all the same</i>'^a, and according to his state of progress, the meaning will be explained to him in one of several ways—either by the fact that he thinks he is entering his own home, or that he wants to enter his own home, or even a bit further on, that the fact of inserting the key into the lock proves something symbolic that has to do with keys and locks. The symbolism of the <i>Traumdeutung</i> is cut from exactly the same cloth. What are these dreams if they're not recounted dreams? It is in the unfolding of the report that what Freud calls their meaning is read. How can one sustain a hypothesis such as that of the unconscious, unless one sees that it is a manner in which the subject, if indeed there is such a thing as a subject that is not divided, is impregnated as it were, by language.</p> <p>a. not italicized by the translator</p>
<p>Nous savons bien dans l'analyse l'importance qu'a eue pour un sujet, je veux dire ce qui n'était à ce moment-là encore que rien du tout, la façon dont il a été désiré. Il y a des gens qui vivent sous le coup, et cela leur durera longtemps dans leur vie, sous le coup du fait que l'un des deux parents – je ne précise pas lequel – ne les pas désirés. C'est bien ça, le texte de notre expérience de tous les jours.</p>	<p>We well know in analysis the importance the way a subject was desired has for him or her, I mean who at that moment was still nothing at all. There are people who live under the threat, and this will last their whole life, under the threat that one of the two parents—I won't say which—did not desire them.</p> <p>That's what our everyday text is.</p>

<p>Les parents modèlent le sujet dans cette fonction que j'intitule du symbolisme. Ce qui veut dire strictement, non pas que l'enfant soit de quelque façon le principe d'un symbole, mais que la façon dont lui a été instillé un mode de parler ne peut que porter la marque du mode sous lequel les parents l'on accepté. Je sais bien qu'il y a à cela toutes sortes de variations, et d'aventures. Même un enfant non désiré peut, au nom de je ne sais quoi qui vient de ses premiers frémissements, être mieux accueilli plus tard. N'empêche que quelque chose gardera la marque de ce que le désir n'existait pas avant une certaine date.</p>	<p>Parents mould the subject in this function that I call <i>symbolism</i>. Strictly speaking this means, not that the child is in any way the basis of a symbol, but that the way in which a mode of speaking has been instilled in him can only bear the mark of the mode in which his parents have accepted him. I well know that this can have all sorts of variations, and fortunes. Even an undesired child may, in the name of whatever it is that may arise from his first wriggles, be more welcome later on. This won't prevent from being retained some mark of the fact that the desire didn't exist before a certain date.</p>
<p>Comment a-t-on pu à ce point méconnaître jusqu'à Freud, que ces gens que l'on appelle des hommes, des femmes éventuellement, vivent dans la parlote ? Il est très curieux pour des gens qui croient qu'ils pensent, qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent avec des mots. Il y des trucs là-dessus avec lesquels il faut en finir, n'est-ce pas ? La thèse de l'école de <i>Würzburg</i>, sur la soi-disant aperception de je ne sais quelle pensée synthétique qui n'articulerait pas, est vraiment la plus délirante qu'une école de prétendus psychologues ait produite. C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. D'ailleurs, j'oserais dire à ce propos le terme d'<i>inné</i> – s'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner ? C'est là qu'il met le sens.</p>	<p>How could people fail to appreciate before Freud that these people called men, or women on occasion, inhabit talking? It is very odd for people who believe they think not to realize that they think with words. There are things there that have to come to an end, don't you agree? The thesis of the Würzburg School, on the so-called aperception of I know not what synthetic thought that isn't articulated, is really the most delusional that a school of supposed psychologists has ever produced. It is always with the help of words that man thinks. And it is in the encounter between these words and his body that something takes shape. Moreover, I would even use the term 'innate' in this respect—if there were no words, what could man bear witness to? This is where he places meaning. [p.13]</p>
<p>J'ai essayé à la façon que j'ai pu, de faire revivre quelque chose qui n'était pas de moi, mais qui avait déjà été aperçu par les vieux stoïciens. Il n'y a aucune raison de penser que la philosophie ait toujours été la même chose que ce qu'elle est pour nous. En ce temps-là la philosophie était un mode de vivre – un mode de vivre à propos de quoi on pouvait s'apercevoir, bien avant Freud, que le langage, ce langage qui n'a absolument pas d'existence théorique, intervient toujours sous la forme de ce que j'appelle d'un mot que j'ai voulu faire aussi proche que possible du mot <i>lallation</i> – <i>lalangue</i>.</p>	<p>I tried as much as I could, to bring alive again something that didn't come from me, but that had already been perceived by the old Stoics. There is no reason to think that philosophy has always been the same thing as it is for us. In those times philosophy was a way of life—a way of life concerning which it could be perceived, well before Freud, that language, this language that has absolutely no theoretical existence, always intervenes in the form of what I call—using a word that I have wanted to make as close as possible to the word '<i>lallation</i>', '<i>babbling</i>'—'<i>lalangue</i>', '<i>llangauge</i>'.³</p> <p>³ '<i>lalangue</i>' joins article and noun</p>
<p>⁽¹²⁾Lalangue, les anciens depuis le temps d'Esopé, s'étaient très bien aperçus que c'était absolument capital. Il y a là-dessus une fable bien connue, mais</p>	<p>Llanguage. The Greeks, from the time of Aesop on, were well aware that it was of absolutely capital importance. There is a well-known fable on this</p>

<p>personne ne s'en aperçoit. Ce n'est pas du tout au hasard que dans la langue quelle qu'elle soit dont quelqu'un a reçu la première empreinte, un mot est équivoque. Ce n'est certainement pas par hasard qu'en français le mot <i>ne</i> se prononce d'une façon équivoque avec le mot <i>nœud</i>. Ce n'est pas du tout par hasard que le mot <i>pas</i>, qui en français redouble la négation contrairement à bien d'autres langues, désigne aussi <i>un pas</i>. Si je m'intéresse tellement au <i>pas</i>, ce n'est pas par hasard. Cela ne veut pas dire que la langue constitue d'aucune façon un patrimoine. Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce <i>motérialisme</i> que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme</p>	<p>topic, but nobody notices it. It is no coincidence at all that, whatever language it is that one receives the first imprint of, words are equivocal. It is certainly no coincidence that in French the word '<i>ne</i>', 'not' is pronounced the same as the word '<i>nœud</i>', 'knot'. It is no coincidence at all that the word '<i>pas</i>', 'not', which in French, contrary to many other languages, doubles the negation, also designates <i>un pas</i>, a step. If I am so interested in '<i>pas</i>', 'not/step', it is not by chance. This doesn't mean that language in any way constitutes a heritage. It is absolutely certain that it is in the way in which language has been spoken and also heard as such, in its particularity, that something will subsequently emerge in dreams, in all sorts of mistakes, in all manners of speaking. It is in this <i>materialism</i>, if you will allow me to use this word for the first time, that the unconscious takes hold.⁴ What I mean is that here there resides what it is that prevents anyone from finding another way of nourishing what just before I called the symptom.</p> <p>⁴ '<i>Moterialisme</i>'. <i>Mot</i> means word.</p>
<p>Lisez un peu, je suis sûr que cela ne vous arrive pas souvent, l'<i>Introduction à la psychanalyse</i>, les <i>Vorlesungen</i> de Freud. Il y a deux chapitres sur le symptôme. L'un s'appelle <i>Wege zur Symptom Bildung</i>, c'est le chapitre 23, puis vous vous apercevez qu'il y a un chapitre 17 qui s'appelle <i>Der Sinn</i>, le sens des symptômes. Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – <i>correctement</i> voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus ni mieux, la réalité sexuelle.</p>	<p>Read a bit of <i>the Introductory Lectures on Psychoanalysis</i>, Freud's <i>Vorlesung</i>—I'm sure this doesn't happen to you very often. There are two chapters on the symptom. One's called <i>Wege zur Symptom Bildung</i> [Paths to Symptom Formation]. It's the chapter 23, then you will see that there is a chapter 17 called <i>Der Sinn</i>, the meaning, of symptoms. If there is any contribution Freud has made, this is it. It's that symptoms have a meaning, and a meaning that can only be interpreted correctly—'correctly' meaning that the subject lets some of it go—as a function of his early experiences, namely in so far as he encounters what today I am going to call, through lack of being able to say anything more or anything better, sexual reality.</p>
<p>Freud a beaucoup insisté là-dessus. Et il a cru pouvoir accentuer notamment le terme d'autoérotisme, en ceci que cette réalité sexuelle, l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. Je me permets – cela ne m'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord – et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même.</p>	<p>Freud placed a lot of emphasis on this. And he thought, notably, that the term 'autoeroticism' needed to be accentuated, in the sense that the child [p.14] initially discovers this sexual reality on his own body. I permit myself—this doesn't happen every day—to disagree—and in the name of Freud's work itself.</p>
<p>Si vous étudiez de près le cas du petit Hans, vous verrez que ce qu'y s'y manifeste, c'est que ce qu'il</p>	<p>If you study the case of Little Hans closely, you will see that what appears there is that what he calls</p>

<p>appelle son <i>Wiwimacher</i>, parce qu'il ne sait pas comment l'appeler autrement, s'est introduit dans son circuit. En d'autres termes, pour appeler les choses tranquillement par leur nom, il a eu ses premières érections. Ce premier jouir se manifeste, on pourrait dire chez quiconque. Bien sûr, n'est-ce pas, non pas vrai, mais vérifié, chez tous. Mais c'est justement là qu'est la pointe de ce que Freud a apporté – il suffit que cela soit vérifié chez certains pour que nous soyons en droit de construire là-dessus quelque chose qui a le plus étroit rapport avec l'inconscient. Car après ⁽¹³⁾ tout, c'est un fait – l'inconscient, c'est Freud qui l'a inventé. L'inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres.</p>	<p>his <i>Wiwimacher</i>, because he doesn't know how to call it anything else, is introduced into his circuit. In other words, to call things quietly by their name, he has his first erections. This first enjoyment [<i>jouir</i>] manifests itself, it could be said, in everyone. Is this, if not true of everyone, then verified in everyone? But this is precisely the <i>point</i> of Freud's contribution—its being verified in certain people is enough for us to be in a position to construct something upon it that has the closest of connections with the unconscious. For it's a fact, after all, that the unconscious is Freud's invention. The unconscious is an invention in the sense of a discovery, which is linked to the encounter that certain beings have with their own erection.</p>
<p>Nous appelons ça comme ça, <i>être</i>, parce que nous ne savons pas parler autrement. On ferait mieux de se passer du mot <i>être</i>. Quelques personnes dans le passé y ont été sensibles. Un certain Saint Thomas d'Aquin – c'est un saint homme lui aussi, et même un symptôme – a écrit quelque chose qui s'appelle <i>De ente et essentia</i>. Je ne peux dire que je vous en recommande la lecture, parce que vous ne la ferez pas, mais c'est très astucieux. S'il y a quelque chose qui s'appelle l'inconscient, cela veut dire qu'il n'y a pas besoin de savoir ce que l'on fait pour le faire, et pour le faire en le sachant très bien. Il y aura peut-être une personne qui lira ce <i>De ente et essentia</i>, et qui s'apercevra de ce que ce saint homme, ce symptôme, dégouase très bien – l'être, ça ne s'attrape pas si facilement, ni l'essence.</p>	<p><i>Being</i>, this is what we call it, because we don't know how to say it any differently. It would be better to do do without the word 'being'. Some people have in the past been sensitive to this. A certain Saint Thomas Aquinas—he is a holy man [<i>saint home</i>] and even a symptom [symptôme]—wrote something called the <i>De ente et essentia</i> [<i>On Being and Essence</i>]. I can't say I recommend that you read it, because you won't, but it's very astute. If there is something called the unconscious, it means that one doesn't have to know what one is doing in order to do it, and in order to do it while knowing it full well. Perhaps there is someone here who will read <i>De ente et essentia</i> and who will see what this holy man, this symptom, works out very well—being is not grasped so easily, nor is essence.</p>
<p>Il n'y a pas besoin de savoir tout ça. Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – <i>Mais qu'est-ce que c'est que ça ?</i> Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ce ça – l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. Ce cheval qui va et vient, qui a une certaine façon de glisser le long des quais en tirant un chariot, est tout ce qu'il y a de plus exemplaire pour lui de ce à quoi il a affaire, et auquel il ne comprend exactement rien, grâce au fait, bien sûr, qu'il a un</p>	<p>There is no need to know all that. One only needs to know that with certain beings, whatever they are called, the encounter with their own erection is not at all autoerotic. It is the most hetero thing there is. They ask themselves, "<i>But what is this^b?</i>" And they wonder about it so much tht this poor little Hans thinks of nothing else and incarnates it in the most external of all objects, namely in this horse that paws the ground, that kicks, rolls over and falls to the ground. This horse that comes and goes, that has a certain way of drawing a cart along the quay, is for him the most exemplary thing of everything he is caught up in, but that he understands absolutely nothing of, owing to the fact, to be sure, that he has a certain type of</p>

<p>certain type de mère et un certain type de père. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet.</p>	<p>mother and a certain type of father. His symptom is the expression, the meaning of this rejection. [p.15] ^bNot italicized by the translator</p>
<p>Ce rejet ne mérite pas du tout d'être épinglé de l'autoérotisme, sous ce seul prétexte qu'après tout ce <i>Wiwimacher</i>, il l'a, accroché quelque part au bas de son ventre. La jouissance qui est résultée de ce <i>Wiwimacher</i> lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille. L'intervention du professeur Freud médiée par le père est tout un truquage, qui n'a qu'un seul mérite, c'est d'avoir réussi. Il arrivera à faire supporter la petite queue par quelqu'un d'autre, à savoir en l'occasion sa petite sœur.</p>	<p>This rejection does not deserve to be labeled 'autoeroticism', under the sole pretext that after all this <i>Wiwimacher</i> is somewhere stuck onto him, below his belly. The enjoyment that has resulted from this <i>Wiwimacher</i> is alien to him—so much so that it is at the root of his phobia. 'Phobia' means he has got the wind up. The intervention of Professor Freud mediated by the father is entirely faked, and has one single benefit—that it worked. He will end up having his little prick borne by someone else, namely his little sister.</p>
<p>J'abrège ici le cas du petit Hans. Je ne l'ai introduit que parce que, étant donné que vous êtes d'une ignorance absolument totale, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas improvisé aujourd'hui. Je ne vais pas me mettre à vous lire tous les trucs que j'ai mijotés pour vous. Je veux simplement essayer de faire passer quelque chose de ce qui est arrivé, vers la fin du siècle dernier, chez quelqu'un qui n'était pas un génie, comme on le dit, mais un honnête imbécile, comme moi.</p>	<p>I abbreviate the case of little Hans. I only introduce it because, since you are in total ignorance, I don't see why I shouldn't have improvised totally today. I won't get round to reading out all the things I've cooked up for you today. I simply want to try to convey something of what happened, towards the end of the last century with someone who was not a genius, as people say, but an honest imbecile, like me.</p>
<p>⁽¹⁴⁾Freud s'est aperçu qu'il y avait des choses dont personne ne pouvait dire que le sujet parlant les savait sans les savoir. Voilà le relief des choses. C'est pour cela que j'ai parlé du signifiant, et de son effet signifié. Naturellement, avec le signifiant, je n'ai pas du tout vidé la question. Le signifiant est quelque chose qui est incarné dans le langage. Il se trouve qu'il y a une espèce qui a su aboyer d'une façon telle qu'un son, en tant que signifiant, est différent d'un autre. Olivier Flourney m'a dit avoir publié un texte de Spitz. Lisez son <i>De la naissance à la parole</i> pour tacher de voir enfin comment s'éveille la relation à l'aboiement. Il y a un abîme entre cette relation à l'aboiement et le fait qu'à la fin, l'être humilié, l'être humus, l'être humain, l'être comme vous voudrez l'appeler – il s'agit de vous, de vous et moi –, que l'être humain arrive à pouvoir dire quelque chose. Non seulement à pouvoir le dire, mais encore ce chancre que je définis d'être le langage, parce que je ne sais pas comment autrement l'appeler, ce chancre qu'est le langage, implique dès le début une espèce de sensibilité.</p>	<p>Freud observed that there were things of which no one could say that the speaking subject knew them without knowing them. There you have things highlighted. That's why I spoke of the signifier and the signified effect [<i>effet de signifié</i>]. Naturally, with the signifier is something embodied in language. It just so happens that there exists a species that has learnt how to bark in such a way that one sound, qua signifier, is different from another. Olivier Flourney told me he has published an article by Spitz. Read his <i>On the Birth of Speech</i> to try to see how the relationship with barking arises. There is an abyss between this relation to barking and the fact that in the end, the humiliated being, the human being, the human being or whatever you want to call it—I'm talking about you and me—that the human being manages to be able to say something. Not only is he able to say it, but moreover this ulcer, as I define human language because I don't know what else to call it, this ulcerous language implies a kind of sensitivity right from the start.</p>

<p>J'ai très bien vu de tout petits enfants, ne serait-ce que les miens. Le fait qu'un enfant dise <i>peut-être, pas encore</i>, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritius avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie – des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage.</p>	<p>I have observed a number of small children closely, even if they were only my own. The fact that a child says, <i>perhaps, not yet</i>, before he is able to construct a sentence properly, proves that there is something in him through which everything is sieved, whereby the water of language happens to leave something behind as it passes, some detritus which he will play with, indeed which he will be forced to cope with. This is what all this non-reflected activity leaves him with—debris, to which, later on, because he is premature, there will be added problems that will frighten him. Owing to this he will, as it were, coalesce this sexual reality and language. [p.16]</p>
<p>Permettez-moi d'avancer ici quelques équations timides, à propos de ce que j'ai avancé dans mes <i>Écrits</i> comme la signification du phallus, ce qui est une très mauvaise traduction pour <i>Die Bedeutung des Phallus</i>.</p>	<p>Allow me to advance some humble equations, concerning what I put forward in my <i>Écrits</i> as the meaning of the phallus, which is a very bad translation of <i>Die Bedeutung des Phallus</i>.</p>
<p>Il est surprenant que la psychanalyse n'ait pas donné là la moindre stimulation à la psychologie. Freud a tout fait pour cela, mais, bien entendu, les psychologues sont sourds. Cette chose n'existe que dans le vocabulaire des psychologues – une psyché comme telle accolée à un corps. Pourquoi diable, c'est le cas de le dire, pourquoi diable l'homme serait-il double ? Qu'il ait un corps recèle suffisamment de mystères, et Freud, frayé par la biologie, a assez bien marqué la différenciation du soma et du germen. Pourquoi diable ne pas nettoyer notre esprit de toute cette psychologie à la manque, et ne pas essayer d'épeler ce qu'il en est de la <i>Bedeutung</i> du phallus ? J'ai dû traduire par <i>signification</i>, faute de pouvoir donner un équivalent. <i>Bedeutung</i> est différent de <i>Sinn</i>, de l'effet de sens, et désigne le rapport au réel. Pourquoi, depuis que la psychanalyse existe, les questions n'ont-elles pas été posées au niveau de ceci ? Pourquoi est-ce que ce soi-disant être, pourquoi est-ce que ce ⁽¹⁴⁾<i>se jouit</i> est-il apparu sur ce qu'on appelle la terre ? Nous nous imaginons que c'est un astre privilégié sous ce prétexte qu'il y existe l'homme, et d'une certaine façon, c'est vrai – à cette seule condition qu'il n'y ait pas d'autres mondes habités.</p>	<p>It is surprising that psychoanalysis hasn't in any way provided any stimulation to psychology. Freud did everything in his power, but of course psychologists are deaf. This thing exists only in the vocabulary of psychologists—a psyche as such glued on to a body. Why in the devil [<i>diable</i>], if you will excuse the pun, why in the devil would man be double [<i>double</i>] ? The fact he has a body disguises enough mysteries, and Freud, guided by the path opened up to him by biology, differentiated between soma and germ fairly well. Why in the devil don't we get this feeble psychology out our mind and try to spell out what there is in the <i>Bedeutung</i> of the phallus ? I had to translate it as meaning [<i>signification</i>], through lack of any equivalent. <i>Bedeutung</i> is different from <i>Sinn</i>, from the sense effect, and designates the relation to the real. Why, ever since psychoanalysis has existed, have the questions not been addressed at this level ? Why did this so-called being, why did this 'enjoys itself' [<i>'se jouit'</i>], appear on what is called the earth ? We imagine that this is a privileged heavenly body on the pretext that man exists there, and in a certain way it is true—on the one condition there are no other inhabited worlds. <small>c. French text has 'se jouit'</small></p>
<p>Est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette « réalité sexuelle », comme je m'exprimait tout à l'heure, est spécifiée dans l'homme de ceci, qu'il</p>	<p>Does it not occur to you that what is specific to man in 'sexual reality', as I put it just before, is that between male and female man there is no</p>

<p>n’y a, entre l’homme mâle et femelle, aucun rapport instinctuel ? Que rien ne fasse que tout homme – pour désigner l’homme par ce qui lui va assez bien, étant donné qu’il imagine l’idée du tout naturellement – que tout homme n’est pas apte à satisfaire toute femme ? Ce qui semble bien être la règle pour ce qui est des autres animaux. Évidemment, ils ne satisfont pas toutes les femelles, mais il s’agit seulement d’aptitudes. L’homme – puisqu’on peut parler de l’homme, / apostrophe –, il faut qu’il se contente d’en rêver. Il faut qu’il se contente d’en rêver parce qu’il est tout à fait certain que, non seulement il ne satisfait pas toute femme, mais que <i>La</i> femme – j’en demande pardon aux membres peut-être ici présentes du M.L.F. –, <i>La</i> femme n’existe pas. Il y a des femmes, mais <i>La</i> femme, c’est un rêve de l’homme.</p>	<p>instinctual rapport? That nothing makes it the case that all men—to designate man by what suits him reasonably well, given that he imagines the idea of the all naturally—that not all men are suited to satisfy every woman? This does indeed seem to be the rule for how things are with other animals. Obviously, not every male satisfies every female, but it is a question of whether they are suited to so or not. Man has to make do with dreaming about it. He has to make do with dreaming about it because it is quite certain that not only does he satisfy every woman, but that Woman—I ask members of the Women’s Libertion Movement who may be present to excuse me—Woman does not exist. There are women, but Woman is a dream of man.</p>
<p>Ce n’est pas pour rien qu’il ne se satisfait que d’une, voire de plusieurs femmes. C’est parce que pour les autres, il n’en a pas envie. Il n’en a pas envie pourquoi ? Parce qu’elles ne consonnent pas, si je puis m’exprimer ainsi, avec son inconscient.</p>	<p>It is not for nothing that man is happy with one, or even several, only. It is because he doesn’t desire the others. Why does he have no desire for the others? Because they are not consonant, if I can put it like this, with his unconscious.</p>
<p>Ce n’est pas seulement qu’il n’y a pas <i>La</i> femme – La femme se définit d’être ce que j’ai épinglé déjà bien avant et que je répète pour vous – du <i>pas toute</i>. Cela va plus loin, et ce n’est pas de l’homme que cela vient, contrairement à ce que croient les membres du M.L.F., c’est d’elles-mêmes. C’est en elles-mêmes qu’elles sont <i>pas toutes</i>. À savoir qu’elles ne prêtent pas à la généralisation. Même, je le dis là entre parenthèses, à la généralisation phallogénique.</p> <p>Je n’ai pas dit que la femme est un objet pour l’homme. Bien au contraire, j’ai dit que c’était quelque chose avec quoi il ne sait jamais se débrouiller. En d’autres termes, il ne manque jamais de s’embrouiller les pattes en abordant une quelconque – soit parce qu’il s’est trompé, soit parce que c’est justement celle-là qu’il lui fallait. Mais il ne s’en aperçoit jamais qu’après coup.</p>	<p>It is not only that there is no Woman, Woman defined as being what some time ago I pinned down, and now repeat for you, as not-All [pas-toute]. [p.17] This goes further, and it doesn’t come from man, contrary to what members of the Woman’s Liberation Movement believe, it comes from themselves. It is within themselves that they are not-All—namely, that they do not lend themselves to generalization. Not even, I say this parenthetically, to phallogenic generalization. I didn’t say that woman is an object for man. On the contrary, I said that here is something he never knows how to cope with. In other words, he never fails to burn his fingers whenever he approaches any whatever—either because he has made a mistake, or because she is precisely the one for him. But he only ever realizes this after the event.</p>
<p>C’est un des sens de l’après-coup dont j’ai parlé à l’occasion, et qui a été si mal relayé dans le fameux et éternel <i>Vocabulaire de la psychanalyse</i> par quoi Lagache a là gâché la psychanalyse toute entière. Bon, enfin, ce n’est déjà pas si mal, n’exagérons</p>	<p>This is one of the meanings of ‘<i>après-coup</i>’, ‘after the event’, which I have spoken about on occasion, and what was so poorly conveyed in the famous and eternal <i>Language of Psychoanalysis</i> by which Lagache has ruined [<i>a là gâché</i>] psychoanalysis in</p>

<p>pas. La seule chose qui l'intéressait probablement, c'était de <i>lagacher</i> ce que je disais. Après tout, pourquoi ne lagacherait-on pas ?</p>	<p>its entirety. Well, all right, it isn't as bad as all that, let's not exaggerate. Probably the only thing that was of interest to him was to <i>lagache</i> what I said. After all, why wouldn't one <i>lagache</i> it?⁵</p> <p>⁵ Although <i>The Language of Psychoanalysis</i> is by Jean Laplanche and J.-B. Pontalis, the work was conceived and begun by Daniel Lagache.</p>
<p>Je ne suis pas absolument sûr d'avoir raison en tout. Non seulement je n'en suis pas sûr, mais j'ai bien l'attitude freudienne. ⁽¹⁶⁾Le prochain truc qui me fera réviser à l'occasion tout mon système, je ne demanderais pas mieux que de le recueillir. Tout ce que je peux dire, c'est que, grâce sans doute à ma connerie, ce n'est pas encore arrivé.</p>	<p>I am absolutely sure I am right about everything. Not only am I not sure, but I really do have the Freudian attitude. The next thing that causes me to revise my system, on the appropriate occasion, I would ask for nothing more than to to gather it up. All I can say is that, thanks no doubt to my stupidity, this hasn't yet happened.</p>
<p>Voilà. Maintenant, je vous laisserai la parole.</p>	<p>There you are. Now it is over to you.</p>
<p>Je serais content, après ce jaspinage, de savoir ce que vous en avez retiré.</p>	<p>I would be happy, after all this chatter, to know what you've got out of it.</p>
<p style="text-align: center;">RÉPONSES</p>	<p style="text-align: center;">Questions and Replies</p>
<p>D^r J. L. – Pour encourager quiconque qui aurait une question à poser, je voudrais vous dire que quelqu'un qui avait à prendre un train, je ne sais pour où...</p>	<p>Dr. J.L.: To encourage whoever may have a question to raise, I would like to say that someone who had a train to catch, I don't know where for . . .</p>
<p style="text-align: center;">– Pour Lausanne.</p>	<p style="text-align: center;"><i>For Lausanne</i></p>
<p style="text-align: center;">– Vous savez qui c'est ?</p>	<p>J.L.: You know who it is?</p>
<p style="text-align: center;">– Le D^r Bovet.</p>	<p style="text-align: center;">Dr. Bovet.</p>
<p>D^r J. L. – C'est un nom qui ne m'est pas inconnu. Le D^r Bovet m'a posé une question que je trouve très bonne, façon de parler. <i>Jusqu'à quel point</i>, m'a-t-il dit, <i>vous prenez-vous au sérieux ?</i> Ce n'est pas mal, et j'espère que cela va vous encourager. C'est le genre de question dont je me fous. Continuer au point d'en être à la vingt deuxième année de mon enseignement, implique que je me prends au sérieux. Si je n'ai pas répondu, c'est qu'il avait un train à prendre. Mais j'ai tout de même déjà répondu à cette question, implicitement, en identifiant le sérieux avec la série. Une série mathématique, qu'elle soit convergente ou divergente, cela veut dire quelque chose. Ce que j'énonce est tout à fait de cet ordre. J'essaie de serrer de plus en plus près, de faire une série convergente. Est-ce que j'y réussis ? Naturellement, quand on est captivé... Mais même une série divergente a de l'intérêt, à sa façon, elle converge aussi – ceci pour les personnes qui auraient quelque idée des mathématiques. Puisqu'il s'agit du D^r Bovet, qu'on lui transmette cette réponse.</p>	<p>Dr. J.L.: That name is not unknown to me. Dr Bovet asked me a question that I think is a good one, manner of speaking. <i>Up to what point</i>, he said to me, <i>do you take yourself seriously?</i> That's not bad, and I hope it will encourage you. It is the type of question that I couldn't care less about. To continue for so long as to be at the twenty-second year of my teaching [p.18] implies that I take myself seriously. If I didn't answer, it was because he had a train to catch. But I've already answered the question, implicitly, by identifying the serious with the series. A mathematical series, whether convergent, or divergent means something. What I announce is of the same order, utterly. I am trying to get closer and closer, to construct a convergent series. Am I succeeding?</p> <p>Naturally, when one is captivated. . . But even a divergent series is interesting, in its own way it converges too—this is for the people who have some idea of mathematics. Since this concerns Dr. Bovet, would someone please convey my reply to him?</p>

<p>D^R CRAMER – Vous avez dit, si je vous ai bien suivi, que c’est la mère qui parle à l’enfant, mais encore faut-il que l’enfant l’entende. C’est sur ce « encore faut-il que l’enfant l’entende » que j’aimerais vous poser une question.</p>	<p><i>Dr. Cramer: You said, if I understood you correctly, that it is the mother that speaks to the child, though the child still has to hear her. It is about this ‘though the child still has to hear her’ that I would like to ask you a question.</i></p>
<p>D^R J. L. – Oui !</p>	<p>Dr. J.L.: Yes!</p>
<p>– Qu’est-ce qui fait qu’un enfant peut entendre ? Qu’est-ce qui fait que l’enfant est réceptif à un ordre symbolique que lui enseigne la mère, ou que lui apporte la mère ? Est-ce qu’il y a là quelque chose d’immanent dans le petit homme ?</p>	<p><i>What makes a child able to hear? What makes a child receptive to a symbolic order that his mother teaches him? Is there something immanent there in the human child?</i></p>
<p>D^R J. L. – Dans ce que j’ai dit, il me semble que je l’impliquais. L’être que j’ai appelé humain est essentiellement un être parlant.</p>	<p>Dr. J.L.: In what I said it seems to me that I implied it. The being that I called human is essentially a speaking being.</p>
<p>– Et un être qui doit pouvoir aussi entendre.</p>	<p><i>And a being that must be able to hear as well.</i></p>
<p>D^R J. L. – Mais entendre fait partie de la parole. Ce que j’ai évoqué concernant le <i>peut-être</i>, le <i>pas encore</i>, on pourrait citer d’autres exemples, prouve que la résonance de la parole est quelque ⁽¹⁷⁾chose de constitutionnel. Il est évident que cela est lié à la spécificité de mon expérience. À partir du moment où quelqu’un est en analyse, il prouve toujours qu’il a entendu. Que vous souleviez la question qu’il y ait des êtres qui n’entendent rien est suggestif certes, mais difficile à imaginer. Vous me direz qu’il y a des gens qui peuvent peut-être n’entendre que le brouhaha, c’est à dire que ça jaspine tout autour.</p>	<p>Dr. J.L.: But hearing is a part of speech. What I mentioned concerning the <i>perhaps</i>, the <i>not yet</i>, other examples could be cited, proves that the resonance of speech is something constitutional. It is obvious that this is linked to the specificity of my experience. From the moment at which someone is in analysis he always shows that he has heard. To be sure, the question that you raise whether there might be people who hear nothing is suggestive, but it is difficult to imagine. Perhaps you will tell me that there are people who hear only a hub-bub, that is, all around them there is chatter.</p>
<p>– Je pensais aux autistes, par exemple. Ce serait un cas où le réceptacle n’est pas en place, et où l’entendre ne peut pas se faire.</p>	<p>I was thinking of autism, for instance. This would be a case in which the receiver is not in place, and in which hearing doesn’t work.</p>
<p>D^R J. L. – Comme le nom l’indique, les autistes s’entendent eux-mêmes. Ils entendent beaucoup de choses. Cela débouche même normalement sur l’hallucination, et l’hallucination a toujours un caractère plus ou moins vocal. Tous les autistes n’entendent pas des voix, mais ils articulent beaucoup de choses, et ce qu’ils articulent, il s’agit justement de voir d’où ils l’ont entendu. Vous voyez des autistes ?</p>	<p>Dr. J.L.: As the name indicates, autistics hear themselves. They hear lots of things. Normally this even leads to hallucination, and hallucinations have always a more or less vocal character. Not all autistics hear voices, but they articulate lots of things, and what they articulate, it is a matter of discovering where they heard it. Do you see autistics?</p>
<p>– Oui.</p>	<p>Yes.</p>
<p>D^R J. L. – Alors, que vous en semble, des autistes, à vous ?</p>	<p>Dr. J.L.: Well, what do you make of autistics, then?</p>
<p>– Que précisément ils n’arrivent pas à nous entendre, qu’ils restent coincés.</p>	<p><i>That precisely they don’t manage to hear us, that they remain stuck. [p.19]</i></p>
<p>D^R J. L. – Mais c’est tout à fait autre chose. Ils n’arrivent pas à entendre ce que vous avez à leur dire en tant que vous vous en occupez.</p>	<p>Dr. J.L.: But that’s quite different. They don’t manage to hear what you have to say to them, in so far as you are caring for them.</p>
<p>– Mais aussi que nous avons de la peine à les</p>	<p><i>But also that we have trouble hearing them. Their</i></p>

entendre. Leur langage reste quelque chose de fermé.	<i>language remains something closed off.</i>
D ^R J. L. – C’est bien justement ce qui fait que nous ne les entendons pas. C’est qu’ils ne vous entendent pas. Mais enfin, il y a sûrement quelque chose à leur dire.	Dr. J.L.: That’s precisely what prevents us from hearing them. It’s that they do not hear you. But, in the end, surely there is something to say to them.
– Ma question allait un peu plus loin. Est-ce que le symbolique – et là je vais employer un court-circuitage – ça s’apprend ? Est-ce qu’il y a en nous quelque chose dès la naissance qui fait qu’on est préparé pour le symbolique, pour recevoir précisément le message symbolique, pour l’intégrer ?	<i>My question goes a bit further. Is the symbolic—I am going to take a short-circuit—learnable? Is there something in us from birth which makes us ready for the symbolic, to receive precisely the symbolic message, to integrate it?</i>
D ^R J. L. – Tout ce que j’ai dit l’impliquait. Il s’agit de savoir pourquoi il y a quelque chose chez l’autiste, ou chez celui qu’on appelle schizophrène, qui se gèle, si on peut dire. Mais vous ne pouvez dire qu’il ne parle pas. Que vous ayez de la peine à entendre, à donner sa portée à ce qu’ils disent, n’empêche pas que ce sont des personnages finalement plutôt verbeux.	Dr. J.L.: Everything I said implies this. It is a matter of knowing why there is something in the autistic or in the schizophrenic which freezes, if I can put it like that. But you can’t say that he doesn’t speak. That you have trouble hearing, grasping the point of what they say, doesn’t prevent these people from being rather verbose.
– Est-ce que vous concevez que le langage n’est pas seulement verbal, mais qu’il y a un langage qui n’est pas verbal ? Le langage des gestes, par exemple.	<i>Do you conceive of language as being not only verbal but also non-verbal? The language of gestures, for instance?</i>
D ^R J. L. – C’est une question qui a été soulevée il y a très longtemps par un nommé Jousse, à savoir que le geste précéderait la parole. Je crois qu’il y a quelque chose de spécifique dans la parole. La structure verbale est tout à fait spécifique, et nous en avons un témoignage dans le fait que ceux qu’on appelle les sourds-muets sont capables d’un type de gestes qui n’est pas du tout le geste expressif comme tel. Le cas des sourds-muets est ⁽¹⁸⁾ démonstratif de ceci qu’il y a une prédisposition au langage, même chez ceux qui sont affectés de cette infirmité – le mot infirmité me paraît là tout à fait spécifique. Il y a le discernement qu’il peut y avoir quelque chose de signifiant comme tel. Le langage sur les doigts ne se conçoit pas sans une prédisposition à acquérir le signifiant, quelle que soit l’infirmité corporelle. Je n’ai pas du tout parlé tout à l’heure de la différence entre le signifiant et le signe.	Dr. J.L.: The question was raised a very long time ago by someone called Jousse, namely that gestures precede speech. I think that speech has something specific. Verbal structure is altogether specific, and we have evidence for this in the fact that those known as deaf mutes are capable of a type of gesture that is in no way the expressive gesture as such. The case of the deaf mutes is illustrative of the fact that there is a predisposition to language, even in those affected by that infirmity—to me the word ‘infirmity’ seems altogether specific here. There is a perception that there can be something significant as such. Sign language is not conceivable without a predisposition to acquire the signifier, whatever the bodily infirmity. I haven’t mentioned the difference between signifier and sign.
O. FLOURNOY – Je crois que M ^r Auber serait heureux si vous pouviez élaborer éventuellement un peu la différence que vous venez de mentionner.	<i>O. Flournoy: I think Mr. Auber would be happy for you perhaps to elaborate a bit on the difference that you have just mentioned.</i>
D ^R J. L. – Cela nous mène très loin, à la spécificité du signifiant. Le type du signe est à trouver dans le cycle de la manifestation qu’on peut, plus ou	Dr. J.L.: That’s a big question, on what is specific to the signifier. The sign is typically found in a cycle of manifestation that one may, more or less

<p>moins à juste titre, qualifier d'extérieur. C'est <i>pas de fumée sans feu</i>. Que le signe soit tout de suite happé comme ceci – s'il y a du feu, c'est qu'il y a quelqu'un qui le fait. Même si on s'aperçoit après coup que la forêt flambe sans qu'il y ait de responsable. Le signe verse toujours, tout de suite, vers le sujet et vers le signifiant. Le signe est tout de suite happé comme intentionnel. Ce n'est pas le signifiant. Le signifiant est d'emblée perçu comme le signifiant.</p>	<p>justifiably, call external. It is the <i>no smoke without fire</i>. That the sign is immediately grasped like this—if there is a fire, it's because there is someone who lit it. Even if it's remarked after the event that the forest is burning without anyone being responsible for it. The sign always drifts, immediately, towards the subject and towards the signifier. The sign is immediately grasped as intentional. It is not the signifier. The signifier is from the start perceived as a signifier. [p.20]</p>
<p>– Dans la suite de ce qu'on a dit, vous avez eu des phrases que j'ai trouvées très belles sur la femme. Telle que «La femme n'existe pas, il y a des femmes. La femme est un rêve de l'homme».</p>	<p><i>In the course of what was said, you made some remarks about woman that I found very fine. Such as, 'Woman does not exist, there are women. Woman is a dream of man.'</i></p>
<p>D^R J. L. – C'est un rêve parce qu'il ne peut pas faire mieux.</p>	<p>Dr. J.L.: This is a dream because he can't do any better.</p>
<p>– Ou encore : «La femme est ce avec quoi l'homme ne sait jamais se débrouiller». Il me semble que dans le titre de votre conférence on parlait de symptôme, et j'ai eu l'impression finalement que la femme, c'est le symptôme de l'homme.</p>	<p><i>Or again, 'Woman is what man never knows how to cope with'. It seems to me that in the title of your lecture one was talking of the symptom and I finally got the impression that woman is man's symptom.</i></p>
<p>D^R J. L. – Je l'ai dit en toute lettre dans mon séminaire.</p>	<p>Dr. J.L.: I've spelt this out in my seminar.</p>
<p>– Peut-on dire réciproquement que l'homme est le symptôme de la femme ? Est-ce que cela signifie que chez la fillette et le petit garçon, le message que la mère va transmettre, le message symbolique, signifiant, va être reçu de la même chose, parce que c'est la mère qui le transmet, soit à la fille soit au garçon ? Y a-t-il une réciprocité ou une différence à laquelle on n'échappe pas ?</p>	<p><i>Could one say reciprocally that man is the symptom of woman? Does this signify that in the little girl and little boy the message that the mother transmits, the symbolic message, signifier, will be received from the same thing, because it's the mother who transmits it, whether to the girl or to the boy? Is there a reciprocity, or a difference from which one can't escape?</i></p>
<p>D^R J. L. – Il y a sûrement une différence, qui tient à ceci que les femmes comprennent très bien que l'homme est un drôle d'oiseau. Il faut juger cela au niveau des femmes analystes. Les femmes analystes sont les meilleures. Elles sont meilleures que l'homme analyste.</p>	<p>Dr. J.L.: There's surely a difference, which stems from the fact that women understand very well that man is a strange bird. You've got to evaluate this at the level of women analysts. Women analysts are better. They're better than men analysts.</p>
<p>– Quel est finalement ce rapport avec le signifiant qui a l'air d'être quelque chose de trans-sexuel, bisexuel ?</p>	<p><i>What ultimately is this relationship with the signifier that has the appearance of being something trans-sexual, bisexual?</i></p>
<p>M. X. – Les femmes sont meilleures analystes, meilleures en quoi ? Meilleures comment ?</p>	<p><i>M. X.: Women are better analysts. Better in what way? Better how?</i></p>
<p>D^R J. L. – Il est clair qu'elles sont beaucoup plus actives. Il n'y a pas beaucoup d'analystes qui aient témoigné qu'ils comprenaient quelque chose. Les femmes s'avancent. Vous n'avez qu'à voir Melanie Klein. Les femmes y vont, et elles y vont avec un ⁽¹⁹⁾sentiment tout à fait direct de ce qu'est le bébé dans l'homme. Pour les hommes, il faut un rude</p>	<p>Dr.J.L.: It is clear that they are much more active. There aren't many analysts who give evidence of understanding something. Women make progress. You only have to look at Melanie Klein. Women get on with it, and they get on with it with an altogether direct feeling of what the baby in man is. Men require a rude shattering.</p>

brisement.	
M. X. – Les hommes ont aussi envie d’avoir un bébé.	<i>M. X.: Men also want to have children.</i>
D ^R J. L. – De temps en temps, ils ont envie d’accoucher, c’est vrai. De temps en temps, il y a des hommes qui, pour des raisons qui sont toujours très précises, s’identifient à la mère. Ils ont envie, non seulement d’avoir un bébé, mais de porter un bébé, cela arrive couramment. Dans mon expérience analytique, j’en ai cinq ou six cas tout à fait clairs, qui étaient arrivés à le formuler.	Dr. J.L.: Sometimes, they want to give birth, it’s true. From time to time there are men who, for reasons that are always quite specific, identify with the mother. They want, not only to have a baby, but to carry a child, that’s fairly common. In my analytic experience I’ve got five or six quite clear cases, who were able to formulate it.
M. VAUTHIER – Comme analyste, avez-vous eu l’occasion de toucher de près de grands patients psychosomatiques ? Quelle est la position du signifiant par rapport à eux ? Quelle est leur position par rapport à leur accession au symbolique ? On a l’impression qu’ils n’ont pas touché au registre symbolique, ou on ne sait pas comment l’accrocher. J’aimerais savoir si dans votre manière de poser le problème, vous avez une formule qui puisse s’appliquer à ce genre de patients ?	<i>M. Vauthier: As an analyst, have you had the opportunity for close contact with psychosomatic patients? What’s the position of the signifier in relation to them? What’s their position in relation to their accession to the symbolic? One gets the impression that they haven’t touched the symbolic register, or it’s not known how to hook on to it. I would like to know if in your way of raising the problem, you have a formula that can be applied to this type of patient? [p.21]</i>
D ^R J. L. – Il est certain que c’est dans le domaine le plus encore inexploré. Enfin, c’est tout de même de l’ordre de l’écrit. Dans beaucoup de cas nous ne savons pas le lire. Il faudrait dire ici quelque chose qui introduirait la notion d’écrit. Tout se passe comme si quelque chose était écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme. Il n’est pas du tout étonnant que nous ayons ce sentiment comme analystes.	Dr. J.L.: Certainly this is one of the most unexplored areas. Still, it’s within the order of the written nevertheless. In many cases we don’t know how to read it. Something would have to be said here to introduce the notion of the written. Everything happens as if something were written in the body, something that’s given as an enigma. It’s not at all astonishing that as analysts we have this feeling.
– Mais comment leur faire parler ce qui est écrit ? Là, il me semble qu’il y a une coupure.	<i>But how does one get them to speak what is written? There, it seems to me, there is a rupture.</i>
D ^R J. L. – C’est tout à fait vrai. Il y a ce que les mystiques appellent la signature des choses, ce qu’il y a dans les choses qui peut se lire. <i>Signatura</i> ne veut pas dire <i>signum</i> , n’est-ce pas ? Il y a quelque chose à lire devant quoi, souvent, nous nageons.	Dr. J.L.: That’s quite true. There’s what the mystics call the signature of things, what there is in things that can be read. <i>Signatura</i> doesn’t mean <i>signum</i> , does it? There’s something to be read faced with which, often, we are at sea.
M. NICOLAÏDIS – Est-ce qu’on peut dire peut-être que le psychosomatique s’exprime avec un langage hiéroglyphique, tandis que le névrosé le fait avec un langage alphabétique ?	<i>M. Nicolaidis: Could one say that the psychosomatic expresses himself in a hieroglyphic language, whereas the neurotic does it in an alphabetic language?</i>
D ^R J. L. – Mais ça, c’est du Vico.	Dr. J.L.: But that’s Vico.
– On est toujours le second.	<i>One’s never the first.</i>
D ^R J. L. – Bien sûr qu’on est toujours le second. Il y a toujours quelqu’un qui a dit.	Dr. J.L.: Sure, one’s never the first, there is always someone who has said it.
– Pourtant, il n’a pas parlé de psychosomatique.	<i>Still, he didn’t speak about psychosomatics.</i>
D ^R J. L. – Vico ? Sûrement pas. Mais enfin, prenons les choses par ce biais. Oui, le corps considéré	Dr. J.L.: Vico? Definitely not. But then, come at the thing from this angle. Yes, the body considered as

comme cartouche, comme livrant le nom propre. Il faudrait avoir de l'hiéroglyphe une idée un peu plus élaborée que n'a Vico. Quand il dit hiéroglyphique, il ne semble pas avoir – j'ai lu la <i>Scienza nuova</i> – des idées très élaborées pour son époque.	a cartridge, as delivering the proper noun. There would have to be an idea of the hieroglyph that was a bit more developed than Vico's. When he says hieroglyphics he doesn't seem to have—I've read the <i>Scienza nuova</i> —very developed ideas for his time.
O. FLOURNOY – J'aimerais que nos compagnes prennent la parole. M ^{me} Rossier. Que le dialogue inter-sexuel s'engage.	<i>O. Flournoy: I would like our women friends to say a word. Mme. Rossier. Let there be intersexual dialogue.</i>
M ^{me} ROSSIER – Je voulais dire que lorsque vous avez parlé, évoquant les psychosomatiques, de quelque chose d'écrit, j'ai compris des cris, ⁽²⁰⁾ le cri. Et je me suis demandé si l'inscription dans le corps des psychosomatiques ne ressemble pas plus à un cri qu'à une parole, et c'est pour cela que nous avons tant de peine à le comprendre. C'est un cri répétitif, mais peu élaboré. Je ne penserais pas du tout au hiéroglyphe, qui me semble déjà beaucoup trop compliqué.	<i>Mme. Rossier: I wanted to say that while you were speaking, discussing psychosomatics of something written [d'écrit], I understood cries [des cris], the cry. And I wondered whether the inscription in the body of psychosomatics does not resemble a cry more than something spoken, and whether that's why we have trouble understanding it. It's a repetitive but underdeveloped cry. I would not at all think of a hieroglyph, which already seems much more complicated to me.</i>
D ^r J. L. – C'est plutôt compliqué, un malade psychosomatique, et cela ressemble plus à un hiéroglyphe qu'à un cri.	Dr. J.L.: It's rather complicate, a psychosomatic illness, and it resembles a hieroglyphic more than a cry.
O. FLOURNOY – Et pourtant, un cri est diablement difficile à traduire.	<i>O. Flournoy: And yet, a cry is devilishly difficult to translate.</i>
D ^r J. L. – Ça c'est vrai.	Dr. J.L.: That's true. [p.22]
M. VAUTHIER – On accorde toujours un signifiant à un cri. Tandis qu'au psychosomatique, on aimerait bien pouvoir lui accorder un signifiant.	<i>M. Vauthier: One always attributes a signifier to a cry. Whereas the psychosomatic, one would dearly love to be able to attribute a signifier to him.</i>
D ^r J. L. – Freud parle du cri à un moment. Il faudrait que je vous le retrouve. Il parle du cri, mais cela tombe à plat.	Dr. J.L.: Freud speaks of the cry at a certain moment. I would have to find it again for you. He speaks of the cry, but nothing comes of it.
M ^{me} Y. – La différence entre le mot écrit et le mot parlé ? Vous avez l'air de penser quelque chose à ce sujet.	<i>Mme Y.: The difference between the written word and the spoken word? You gave the impression of having had some thoughts on this matter.</i>
D ^r J. L. – Il est certain qu'il y a là, en effet, une béance tout à fait frappante. Comment est-ce qu'il y a une orthographe ? C'est la chose la plus stupéfiante du monde, et qu'en plus ce soit manifestement par l'écrit que la parole fasse sa trouée, par l'écrit et uniquement par l'écrit, l'écrit de ce qu'on appelle les chiffres, parce qu'on ne veut pas parler des nombres. Il y a là quelque chose qui est de l'ordre de ce que l'on posait tout à l'heure comme question – de l'ordre de l'immanence. Le corps dans le signifiant fait trait, et trait qui est un Un. J'ai traduit le <i>Einziger Zug</i> que Freud énonce dans son écrit sur l'identification, par <i>trait unaire</i> . C'est autour du trait unaire que pivote toute la question de l'écrit. Que le hiéroglyphe soit égyptien ou chinois, c'est à	It's certain that here there is, in effect, an altogether striking gap. How is it that orthography exists? It is the most stupefying thing in the world, and that moreover it is manifestly through writing that speech makes its opening, through writing and uniquely through writing, the writing of what are called figures [<i>les chiffres</i>], because no one wants to speak of numbers. There's something there that's of the same order as what was raised as a question a while ago—of the order of something immanent. The body in the signifier leaves a trait, and a trait that is One. I translated the <i>einziger Zug</i> that Freud wrote in his paper on identification as <i>unary trait</i> ⁶ . It's this unary trait that the whole question of the written revolves around. Whether the hieroglyph is Egyptian or

<p>cet égard la même chose. C'est toujours d'une configuration du trait qu'il s'agit. Ce n'est pas pour rien que la numération binaire ne s'écrit rien qu'avec des 1 et des 0. La question devrait se juger au niveau de – quelle est la sorte de jouissance qui se trouve dans le psychosomatique ? Si j'ai évoqué une métaphore comme celle du <i>gelé</i>, c'est bien parce qu'il y a certainement cette espèce de fixation. Ce n'est pas pour rien non plus que Freud emploie le terme de <i>Fixierung</i> – c'est parce que le corps se laisse aller à écrire quelque chose de l'ordre du nombre.</p>	<p>Chinese is in this respect the same. It's always a question of a configuration of the trait. It is not for nothing that the binary numeration is written only with ones and zeroes. The question should be assessed at this level—what is the sort of enjoyment [<i>jouissance</i>] that's found in psychosomatics? If I used a metaphor like <i>frozen</i>, it's indeed because there certainly is that species of fixation. It is not for nothing, either, that Freud uses the term <i>Fixierung</i>—it's because the body lets itself go to write something of the order of number.</p> <p>⁶ Lacan is referring to <i>Group Psychology and the Analysis of the Ego</i>, S.E. 18. In the SE '<i>einziger Zug</i>' is translated as single trait.</p>
<p>M.VAUTHIER – Il y a quelque chose de paradoxal. Quand on a l'impression que le mot jouissance reprend un sens avec un psychosomatique, il n'est plus psychosomatique.</p>	<p><i>M. Vauthier: There is something paradoxical. When one gets the impression that the word enjoyment takes up meaning again with a psychosomatic, he is no longer psychosomatic.</i></p>
<p>D^R J. L. – Tout à fait d'accord. C'est par ce biais, c'est par la révélation de la jouissance spécifique qu'il a dans sa fixation qu'il faut toujours viser à aborder le psychosomatique. C'est en ça qu'on peut espérer que l'inconscient, l'invention de l'inconscient, puisse servir à quelque chose. C'est dans la mesure où ce que nous espérons, c'est de lui donner le sens de ce dont il s'agit. Le psychosomatique est quelque chose qui est tout de même, ⁽²¹⁾ dans son fondement, profondément enraciné dans l'imaginaire.</p>	<p>Dr. J.L.: I quite agree. It's from this angle, it's through the revelation of the specific enjoyment that he has in his fixation that one must first of all approach the psychosomatic. This is where one holds out hope that the unconscious, the invention of the unconscious, can be of some use. It is in so far as we hope that we can provide him with the meaning of what it's about. The psychosomatic is something which is nevertheless, fundamentally, profoundly rooted in the imaginary. [p.23]</p>
<p>M. Z. – <i>Soll Ich werden</i>, vous avez plus ou moins transcrit avec le travail de « il est pensé ». Je pense au discours de l'obsessionnel qui pense, qui repense, qui cogite, qui en tous cas arrive lui aussi au « il est pensé ». Le « il est pensé », peut-on le comprendre aussi comme « dépensé », dans le sens où le « dé » veut dire de haut en bas, démonter, désarticuler, et finalement faire tomber la statue ? Peut-on conjoindre le « dépensé » au « il est pensé » ?</p>	<p><i>M. Z.: Soll Ich werden, you have more or less transcribed with the work of 'It is thought'. I think of the discourse of the obsessional, who thinks who rethinks, who cogitates, who in any case also gets to the 'It is thought'. The 'It is thought', can it be understood also as 'disthought' [dépensé=spent], in the sense in which the 'dis' means from high to low, dismount, disarticulate, and finally topple the statue? Can 'distraught' be joined to the 'It is thought'?</i></p>
<p>D^R J. L. – Cela a le plus grand rapport avec l'obsession. L'obsessionnel est très essentiellement quelqu'un qui est <i>pense</i>. Il est <i>pense</i> avarement. Il est <i>pense</i> en circuit fermé. Il est <i>pense</i> pour lui tout seul. C'est par les obsessionnels que cette formule m'a été inspirée. Vous en avez très bien reconnu l'affinité avec l'obsessionnel, car je ne l'ai pas dit.</p>	<p>Dr. J.L.: That is closely related to obsession. The obsessional is most essentially someone who is <i>thought</i>. He is <i>thought</i> greedily. He is <i>thought</i> in a closed circuit. He is <i>thought</i> for himself alone. It's the obsessionals who inspired that formula in me. You have very well recognized the affinity with the obsessional since I didn't say it myself.</p>
<p>M^{ME} VERGOPOULO – Il y a quelque chose qui m'a frappée dans le séminaire, par rapport au temps. Le</p>	<p><i>Mme Vergopoulo: There is something that struck me in your seminar, in relation to time. The concept is the</i></p>

<p>concept est le temps de la chose. Dans le cadre du transfert, vous dites que la parole n'a que valeur de parole, qu'il n'y a ni émotion, ni projection, ni déplacement. Je dois dire que je n'ai pas très bien compris ce qu'est le sens de la parole dans le transfert ?</p>	<p><i>time of the thing. Within the framework of transference, you say, speech has value only as speech, there is neither emotion, nor projection, nor displacement. I must say that I did not fully understand what the sense of speech is in the transference.</i></p>
<p>D^R J. L. – Sur quoi visez-vous à obtenir une réponse ? Sur le rapport du concept avec le temps ?</p>	<p>Dr. J.L.: What are you seeking an answer to? On the relationship between the concept and time?</p>
<p>– Sur le rapport de la parole ancienne avec la parole actuelle. Dans le transfert, si l'interprétation vise juste, c'est parce qu'il y a une coïncidence entre la parole ancienne et la parole actuelle.</p>	<p><i>On the relationship between former speech and current speech. In the transference, if the interpretation is properly directed, it's because there is a coincidence between former speech and current speech.</i></p>
<p>D^R J. L. – Il faut bien que de temps en temps, je m'exerce à quelque chose de tentatif. Que le concept soit le temps est une idée hégélienne. Mais il se trouve que, dans une chose qui est dans mes <i>Écrits</i>, sur le <i>Temps logique et l'assertion de certitude anticipée</i>, j'ai souligné la fonction de la hâte en logique, à savoir qu'on ne peut pas rester en suspens puisqu'il faut à un moment conclure. Je m'efforce là de nouer le temps à la logique elle-même. J'ai distingué trois temps, mais c'est un peu vieillot, j'ai écrit cela il y a longtemps, tout de suite après la guerre. Jusqu'à un certain point, on conclut toujours trop tôt. Mais ce trop tôt est simplement l'évitement d'un trop tard. Cela est tout à fait lié au fin fond de la logique. L'idée du tout, de l'universel, est déjà en quelque sorte préfigurée dans le langage. Le refus de l'universalité est esquissé par Aristote, et il le rejette, parce que l'universalité est l'essentiel de sa pensée. Je puis avancer avec une certaine vraisemblance que le fait qu'Aristote le rejette est l'indice du caractère en fin de compte non nécessité de la logique. Le fait est qu'il n'y a de logique que chez un vivant humain.</p>	<p>Occasionally I have to try my hand at something tentative. That the concept is the time is a Hegelian idea. But it so happens that in a thing that is in my <i>Écrits</i>, on the <i>Temps logique et l'assertion de certitude anticipée</i>, I underlined the function of haste in logic, namely that one cannot stay in a state of uncertainty since at some point one has to conclude. There I try to knot time to logic itself. I distinguished three times, but it's a bit old, I wrote that a long time ago, straight after the war. Up to a point, one always concludes too soon. But this <i>too soon</i> is simply the avoidance of a <i>too late</i>. This is definitely linked to the nether regions of logic. The idea of the whole, of the universal, is already prefigured in some way in language. The refusal of the universal is sketched out by Aristotle, and he rejects it, because universality is essential to his thought. I can progress with a certain likelihood that the fact that Aristotle rejects it is a clue to the ultimately non-necessity character of logic. The fact that only in a living human is there logic.</p>
<p>M. MELO – Dans votre première réponse, vous êtes parti du mot sérieux, et vous êtes arrivé à la notion de série. J'ai été très frappé de voir comment nous avons réagi à ce mot série, en alignant une série de malades les uns après les autres. Il y a eu l'autiste, l'obsessionnel, le psychosomatique, et il y a eu la femme. Cela m'a amené à penser au fait ⁽²²⁾que vous étiez venu nous parler, et que nous étions venus vous écouter. Voici ma question. Ne pensez-vous pas qu'entre transfert et contre-transfert, il y a réellement une différence qui se situe au niveau du pouvoir ?</p>	<p><i>M. Melo: In your first reply you started from the word serious and you were lead to the notion of a series. I am struck by our reaction to this word [p.24] series, which was to line up a series of patients one after the other. There was the autistic, the obsessional, the psychosomatic and there was Woman. That made me think of the fact that you came here to speak to us, and that we came here to listen to you. Here is my question. Don't you think there is really a difference situated at the level of power?</i></p>
<p>D^R J. L. – C'est tout de même très démonstratif, que le pouvoir ne repose jamais sur la force pure</p>	<p>It is easy to show that power never rests entirely upon force, pure and simple. Power is always a</p>

<p>et simple. Le pouvoir est toujours un pouvoir lié à la parole. Il se trouve qu'après avoir seriné des choses très longtemps, j'attire du monde par mon jaspinage qui, évidemment, n'aurait pas ce pouvoir s'il n'était pas sérié, s'il ne convergeait pas quelque part. C'est tout de même un pouvoir d'un type très particulier. Ce n'est pas un pouvoir impératif. Je ne donne d'ordre à personne. Mais toute la politique repose sur ceci, que tout le monde est trop content d'avoir quelqu'un qui dit <i>En avant marche</i> – vers n'importe où, d'ailleurs. Le principe même de l'idée de progrès, c'est qu'on croit à l'impératif. C'est ce qu'il y a de plus originel dans la parole, et que j'ai essayé de schématiser – vous le trouverez dans un texte qui s'appelle <i>Radiophonie</i>, et que j'ai donné je ne sais plus où. Il s'agit de la structure du discours du maître. Le discours du maître est caractérisé par le fait qu'à une certaine place, il y a quelqu'un qui fait semblant de commander. Ce caractère de semblant – « D'un discours qui ne serait pas du semblant » a servi de titre à un de mes séminaires – est tout à fait essentiel. Qu'il y ait quelqu'un qui veuille bien se charger de cette fonction du semblant, tout le monde en est en fin de compte ravi. Si quelqu'un ne faisait pas semblant de commander, où irions-nous ? Et par un véritable consentement fondé sur le savoir qu'il faut qu'il y ait quelqu'un qui fait semblant, ceux qui savent marchent comme les autres. Ce que vous venez là de saisir avec une certaine façon de prendre vos distances, c'est ce que vous évoquez d'une ombre de pouvoir.</p>	<p>power tied to speech. It so happens that after having drummed things into people over a long period, people are attracted to me by my chattering which, obviously, would not have this power were it not in a series, if it weren't converging on something. It's a power of a very unusual kind, nevertheless. It's not an imperative power. I give orders to no one. But all politics rests on the fact that the entire world is only too happy to have someone who says, <i>Quick march</i>—towards no matter what, moreover. The very principle of the idea of progress is that one believe in the imperative. It's the most original thing in speech, which I have tried to schematize—you will find this in a text called <i>Radiophonie</i>, and which I can no longer recall where I gave. It is a question of the structure of the master's discourse. The master's discourse is characterized by the fact that at a certain point there is someone who will make a pretence of commanding. This character of pretence—'Of a discourse that would not be a pretence' served as the title of one of my seminars—is altogether essential. That there is someone who is happy to take on the function of pretence, ultimately delights everybody. If no one pretended to command, where would we go? And by virtue of a real consent founded on the knowledge that there has to be someone who pretends, those who know march like the rest. What you have just grasped there, while distancing yourself in a certain manner, is something of a shadow of power you evoke.</p>
<p>O. FLOURNOY – Encore une question dans la série qu'a mentionné le D^r Melo. À propos de la psychose, vous avez introduit le terme de forclusion qu'on emploie sans savoir très bien ce qu'il recouvre. Je me suis demandé en vous écoutant si chez le psychotique, ce qui est forclos, c'est la jouissance. Mais est-ce qu'il s'agit d'une vraie forclusion, ou est-ce qu'il s'agit d'un semblant de forclusion ? Autrement dit, la psychanalyse peut-elle atteindre un psychotique, ou pas ?</p>	<p>O. Flournoy: Another question in the series that Dr. Melo mentioned. Concerning psychosis you introduced the term 'foreclosure' which is employed without people knowing very well what it covers. I asked myself while listening to you whether in the psychotic what is foreclosed is enjoyment. But it is a matter of a real foreclosure, or is it a pretence of a foreclosure? In other words, can psychoanalysis reach a psychotic, or not?</p>
<p>D^r J. L. – C'est une très jolie question. Forclusion du Nom-du-Père. Ça nous entraîne à un autre étage, l'étage où ce n'est pas seulement le Nom-du-Père, où c'est aussi le Père-du-Nom. Je veux dire que le père, c'est celui qui nomme. C'est très bien évoqué dans la <i>Genèse</i>, où il y a toute cette</p>	<p>Dr. J.L.: That's a very nice question. Foreclosure of the Name-of-the Father. That leads us to another stage, the stage where it is not only the Name-of-the-Father, where it's also the Father-of-the-Name. I mean that the father is the one who names. It is very nicely evoked in Genesis, where</p>

singerie de Dieu qui dit à Adam de donner un nom aux animaux. Tout se passe comme s'il y avait là deux étages. Dieu est supposé savoir quels noms ils ont, puisque c'est lui qui les a créés, soi-disant, et puis tout se passe comme si Dieu voulait mettre à l'épreuve l'homme, et voir s'il sait le singer.

Il y a là-dessus des histoires dans Joyce – Jacques Auber ⁽²³⁾ doit très bien savoir à quoi je fais allusion, n'est-ce pas ? Celui qui, le premier, dira *gou* à la *gouse*, dira *oua* à la *oua*. Il est manifeste que dans le texte, tout implique que l'homme est mis dans une position grotesque. Moi, je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs, la *Genèse* le laisse entendre. Avec le serpent, elles parlent – c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors pour elles, c'est hétéro.

Quoique ce soit l'un de mes rêves, on peut tout de même se poser la question – comment est-ce qu'une femme a inventé ça ? On peut dire qu'elle y a intérêt. Contrairement à ce qu'on croit, le phallocentrisme est la meilleure garantie de la femme. Il ne s'agit que de ça. La Vierge Marie avec son pied sur la tête du serpent, cela veut dire qu'elle s'en soutient. Tout cela a été imaginé, mais d'une façon essoufflée. On peut le dire sans le moindre sérieux, puisqu'il faut quelqu'un d'aussi dingue que Joyce pour remettre ça.

Lui savait très bien que ses rapports avec les femmes étaient uniquement sa propre chanson. Il a essayé de situer l'être humain d'une façon qui n'a qu'un mérite, c'est de différer de ce qui en a été énoncé précédemment. Mais en fin de compte, tout ça, c'est du ressassage, c'est du symptôme.

Ce à quoi je suis le plus porté, c'est-à-dire que c'est la dimension humaine à proprement parler. C'est pourquoi j'ai parlé de Joyce-le-sinthôme, comme ça, d'un seul trait.

there is all that mimicking of God who tells Adam to name the animals. Everything [p.25] occurs as if there were two stages. God is supposed to know what names they are, since it's he who created them, supposedly, and then everything happens as if God wanted to put man to the test and see whether he knows how to mimic.

There are some stories on this in Joyce—Jacques Aubert knows what I am alluding to very well, doesn't he? He who is the first to say *gou* to the *gouse* will say *oua* to the *oua*. It is obvious that, in the text, it all implies that man is put in a grotesque position. As for me, I would be inclined to believe that, contrary to what shocks a lot of people, it's rather women who invented language. Moreover, this is what Genesis gives to understand. Women speak with the serpent—that is, with the phallus. They speak all the more with the phallus, given that it is hetero for them at this time.

While this is one of my dreams, one can still ask the question: how did a woman invent this? It can be said that she has an interest in it. Contrary to what is believed, phallocentrism is Woman's best guarantee. It's never a question of anything else. The Virgin Mary with her foot on the head of the serpent means that she supports herself upon it. That has all been imagined, but in an uninspired manner. This can be said without the slightest bit of seriousness, since someone as crazy as Joyce is necessary in order to put all that back again. He knew very well that his relations with women were his own unique song. He tried to situate the human being in a way that has the sole merit of differing from what has been asserted about it previously. But in the end, all that, it's the same old story, it's the symptom.

What I'm drawn to most, is that this is the human dimension properly so-called. That's why I spoke of holy Joyce-the symptom [*Joyce-le-sinthôme*], like that, in a single stretch. [p.26]